

Gaudeamus igitur . . .

On était début septembre, jour de la rentrée à l'Athénée, et Jean avait retrouvé son ami Ferdi devant la porte encore fermée. Ferdi passait en cinquième, il avait vivement regretté l'échec de Jean, que les professeurs avaient condamné à débiter en sixième. «Ne te fais pas de soucis, disait-il pourtant pour le rassurer, on se retrouvera à la récréation; et tu te feras vite des camarades dans ta nouvelle classe.» Il se tournait vers d'autres garçons, qu'il retrouvait après la longue séparation de l'été, qui allaient tout à l'heure redevenir ses condisciples.

Jean le suivait à la traîne dans ses mouvements d'un groupe à l'autre, désemparé et plutôt inquiet. Il ne connaissait aucun de ces garçons à qui il rendait le sourire distrait qu'ils adressaient à un ami de leur camarade de classe, et il songeait que probablement il ne les connaîtrait jamais davantage, qu'ils l'abandonneraient à leur oubli en franchissant le seuil de la pièce à laquelle lui-même n'aurait pas accès. Il jetait des regards furtifs vers d'autres groupes, des garçons plus jeunes peut-être, se demandant lesquels parmi eux se révéleraient être ses condisciples, tout à l'heure. Comment les jugerait-il? Seraient-ils vraiment beaucoup plus jeunes que lui, qui se croyait en passe de devenir adolescent et qui côtoierait de petits garçons en pleine enfance? Ou alors, le rythme d'études plus lent dans ce pays les maintenait-il dans un état que lui-même pensait avoir dépassé? Il songeait à un livre illustré des Voyages de Gulliver, qu'il avait à la maison, et il s'imaginait assis au fond d'une petite pièce au plafond bas, encastré avec peine dans un banc trop étroit devant un pupitre trop petit, entouré de petits garçons se moquant de lui.

* Jean David est un Français protestant originaire de Dordogne. Il fut de 1931 à 1937 élève à l'Athénée à Luxembourg où son père était directeur de l'Union financière luxembourgeoise. Les pages ci-jointes sont extraites de son roman inédit «La Clef de Voûte». Jean David, actuellement à la retraite, vit près de Paris.

La grande porte s'ouvrit devant le flot des lycéens qui envahirent la cour, jacassant bruyamment entre eux et s'interpellant d'un groupe à l'autre. Au centre se dressait un gros marronnier au milieu d'une plate-bande ronde protégée par une grille, et tout autour de la place des portes donnaient accès aux classes du rez-de-chaussée, aux escaliers desservant les étages.

Jean savait qu'il était affecté à la section «A» de la sixième, il avait fini par en repérer la désignation sur l'une des portes du rez-de-chaussée, après l'angle gauche et à côté de l'escalier. Des garçons s'attroupaient devant la porte encore fermée, ses futurs condisciples étaient de toutes les tailles, plus grands que lui pour la plupart; ils lui semblaient être aussi de tous les âges, mais en grande majorité à peu près du sien. Ils ne le connaissaient pas, ils l'ignoraient purement et simplement.

Un homme était passé, se frayant un chemin à travers les garçons attroupés; sans mot dire, il avait choisi une lourde clef sur un gros trousseau qui tintait entre ses doigts, il avait ouvert la porte et les garçons s'étaient engouffrés dans la salle en se poussant à travers l'ouverture étroite. La pièce était grande, haute de plafond et largement éclairée par de grandes fenêtres percées sur deux côtés des murs opposés. Il y avait quatre rangées de pupitres noircis, assez vieux mais parfaitement adaptés aux dimensions moyennes des élèves, faisant face à un immense tableau noir, et à une chaire de chêne ciré juchée sur une petite estrade. La pièce était propre, mais elle avait une odeur renfermée après toute cette période d'été durant laquelle elle n'avait pas été utilisée. On y respirait des effluves composites, venant des vieux murs dont la peinture à l'huile s'écaillait légèrement par endroits, un reliquat de suie après le récent passage du ramoneur venu vérifier l'état du poêle de fonte et de la longue tuyauterie, le bois sec fraîchement scié dont les bûches s'alignaient dans un coffre découvert, les bâtons de craie et les chiffons humides enduits de poussière blanche, rangés sous le tableau, l'huile de lin qui luisait sur les planches noircies du parquet, et un parfum étrange de désinfectant, indéfinissable.

Les bancs s'étaient garnis, les élèves s'y étaient assis par deux, selon leurs habitudes de la saison passée ou leurs affinités nouvelles. Jean était resté seul assis à son banc, assez naturellement puisque personne ne le connaissait. Devant lui, un garçon se trouvait seul aussi, son large dos lui cachait même une partie de la salle; et Jean s'était décidé à s'avancer d'un banc, à prendre place à côté de ce garçon assez gros qui avait suivi son manège avec curiosité, de ses yeux tout ronds dans une figure

rebondie. Jean l'avait bravement salué en souriant aimablement: «Je m'appelle Jean David, avait-il prononcé lentement, en accentuant volontairement la première syllabe, et toi?» Le garçon avait souri, lui aussi, il avait répondu: «Scholtes, Roger Scholtes.» Jean sentait qu'il aurait continué la conversation, mais la sonnerie avait résonné dans la cour, aigrelette et insistante, et presque aussitôt un professeur avait fait son apparition. «C'est 'Nami', le professeur de classe», avait eu le temps de lui glisser son camarade, dans le brouhaha des râcléments de pieds et des mouvements des garçons se levant pour saluer le professeur qui gagnait sa chaire, la mine composée et sérieuse.

Monsieur Kasel avait fait se rasseoir ses élèves, d'un geste à la fois onctueux et plein d'autorité de sa main blanche et potelée; il s'était affairé dans l'examen d'une liste qu'il tenait dans l'autre main depuis son entrée, et ses élèves avaient pu le détailler à loisir. Au-dessus de son corps replet, qui nageait pourtant dans un costume croisé beaucoup trop ample, il dressait sur un cou grêle, perdu dans un faux-col haut et large, une tête étonnamment ronde, toute rose et grassouillette, son expression assez enfantine était à peine relevée par le regard de ses yeux à demi cachés par des paupières lasses, auxquels les verres brillants de ses lunettes ne donnaient qu'un semblant de vivacité.

Monsieur Kasel enseignait surtout le français dans les classes inférieures, il avait une façon pateline de s'adresser à ses élèves en difficulté, d'un ton d'autant plus bonhomme qu'il s'app préparait à leur donner une plus mauvaise note: «Voyons, vous n'allez pas me forcer à vous infliger un zéro, mon ami . . .», disait-il en appuyant fortement sur la liaison «mon-nn'ami».

Jean se croyait assez favorisé parce que le professeur de classe, qui avait en quelque sorte la responsabilité générale du bon fonctionnement de l'ensemble, était le professeur de français, la matière justement où Jean était à peu près assuré de s'en tirer au moins honorablement. Il se trompait du reste, «Nami» n'était pas homme à se laisser influencer aussi facilement. Il demeurait toujours à cheval sur la discipline et l'ordre, il considérait que sa mission essentielle était de les faire respecter.

La première heure s'était passée à faire l'appel pour contrôler les présences, à lire quelques paragraphes du texte de la leçon que «Nami» avait expliqués et commentés. La sonnerie avait libéré les garçons pour quelques minutes, ils se bouscuaient vers la sortie et laissaient isolé ce nouveau venu qu'ils ne connaissaient pas. Jean se dépêchait de sortir de son côté, il allait rejoindre son ami Ferdi, comme convenu.

Mais la classe de cinquième était en récréation dans l'autre cour que l'on gagnait en franchissant un passage encombré par les allées et venues, Jean avait eu beaucoup de mal à retrouver Ferdi, en conversation animée avec deux garçons de sa classe. Il lui avait souri amicalement, et lui avait dit brièvement: «J'espère que tu as rencontré des camarades intéressants, dans ta nouvelle classe!» La sonnerie avait retenti alors qu'il avait repris sa conversation, laissant Jean planté à côté de lui, à essayer de saisir des bribes d'histoires qu'il ne comprenait pas; il avait eu tout juste le temps de réintégrer sa place dans sa classe, et déjà le professeur suivant faisait son entrée, Monsieur Neiers, qui enseignait le latin.

Jean découvrait la prononciation, l'accentuation différentes, et surtout le caractère approfondi des études, qui comportaient pour cette seconde année presque exclusivement de la grammaire, de la syntaxe et du vocabulaire. En classe, il n'était pas question d'ouvrir un dictionnaire, il fallait connaître la signification de chacun des mots utilisés.

A la récréation suivante, Jean était resté avec les garçons de sa classe, il avait bien vu que Ferdi n'avait pas le temps de s'occuper de lui. Son voisin de banc, le gros Roger, avait engagé la conversation. Après s'être enquis avec curiosité de l'endroit d'où il venait, de ce qu'il faisait maintenant à Luxembourg, il lui déclara d'un ton demi-confidentiel: «Moi, je ne suis tout de même pas rétrogradé dans une classe inférieure, je redouble simplement ma sixième, l'an passé j'étais monté facilement de la septième que je venais aussi de doubler, c'est pourquoi on m'a changé de section. Maintenant, à quinze ans, je suis bien parti, je crois que se sera facile!»

Jean se disait qu'en fait de voisin de classe, il aurait peut-être pu tomber mieux. Mais si Roger n'était pas un garçon bien compliqué, s'il n'était évidemment pas le modèle de l'élève brillamment doué pour les études, il était d'abord un brave garçon sans complexes, et sa nature liante eut tôt fait de lui gagner la sympathie de ses nouveaux condisciples. Jean qui aurait mis tout seul beaucoup plus de temps pour s'introduire dans son nouveau milieu n'avait qu'à marcher sur les traces de Roger, les garçons le considéraient un peu comme son prolongement, et ils s'adressaient à lui dans leurs conversations presque aussi naturellement qu'à Roger. Il s'était rendu compte, ainsi, que la grande majorité des trente-deux élèves se trouvaient dans leur quatorzième année plus ou moins avancée, tout comme lui-même: entrés à l'école primaire à six ans, ils avaient fait les six années de classes, à douze ans ils étaient arrivés à l'Athénée en septième, et maintenant Jean les avait

rejoins en sixième, ni en retard, ni évidemment en avance. Sept ou huit garçons étaient plus âgés d'un an, parfois de deux années passées à redoubler une classe précédente, et deux seulement étaient plus jeunes que lui d'une année: il y avait Claude Lambotte, un jeune Belge très réservé qui ne parlait guère à ses camarades, se bornant à leur répondre assez brièvement lorsqu'ils lui adressaient la parole; Jean avait cru comprendre que son père occupait un poste diplomatique. L'autre avait presque encore un air de petit garçon, avec des traits fins et réguliers, et des cheveux blonds, plus clairs peut-être que Jean n'en avait jamais vus. Sous ses sourcils si pâles qu'ils se confondaient presque avec la peau blanche de son visage, ses yeux d'un bleu soutenu se détachaient comme de grosses perles de verre. Tous ses camarades l'appelaient «Le Blanc», un surnom certes mérité, mais auquel Jean trouvait un accent populaire, légèrement moqueur, alors qu'il pouvait aussi bien traduire le sentiment d'admiration devant sa rareté. Son nom véritable était Fernand Turk.

* * *

Dans la classe de gymnastique, le professeur les faisait s'aligner par rang de tailles décroissantes, et Jean s'était trouvé déporté presque tout au bout de la file. Il était à peine plus grand que ce Fernand debout à côté de lui, qui fermait la colonne, et tous deux s'étaient amusés, en penchant un peu la tête hors du rang, à regarder tous leurs camarades qui s'étagaient à leur droite, dont les premiers à l'autre extrémité de la rangée les dépassaient largement d'une tête. Sur le moment, ils s'étaient sentis rapprochés par leur taille également petite, et c'est ainsi qu'était née une amitié qui devait s'affermir au fil des années, accompagner les deux garçons tout au long de leur adolescence et de leur jeunesse.

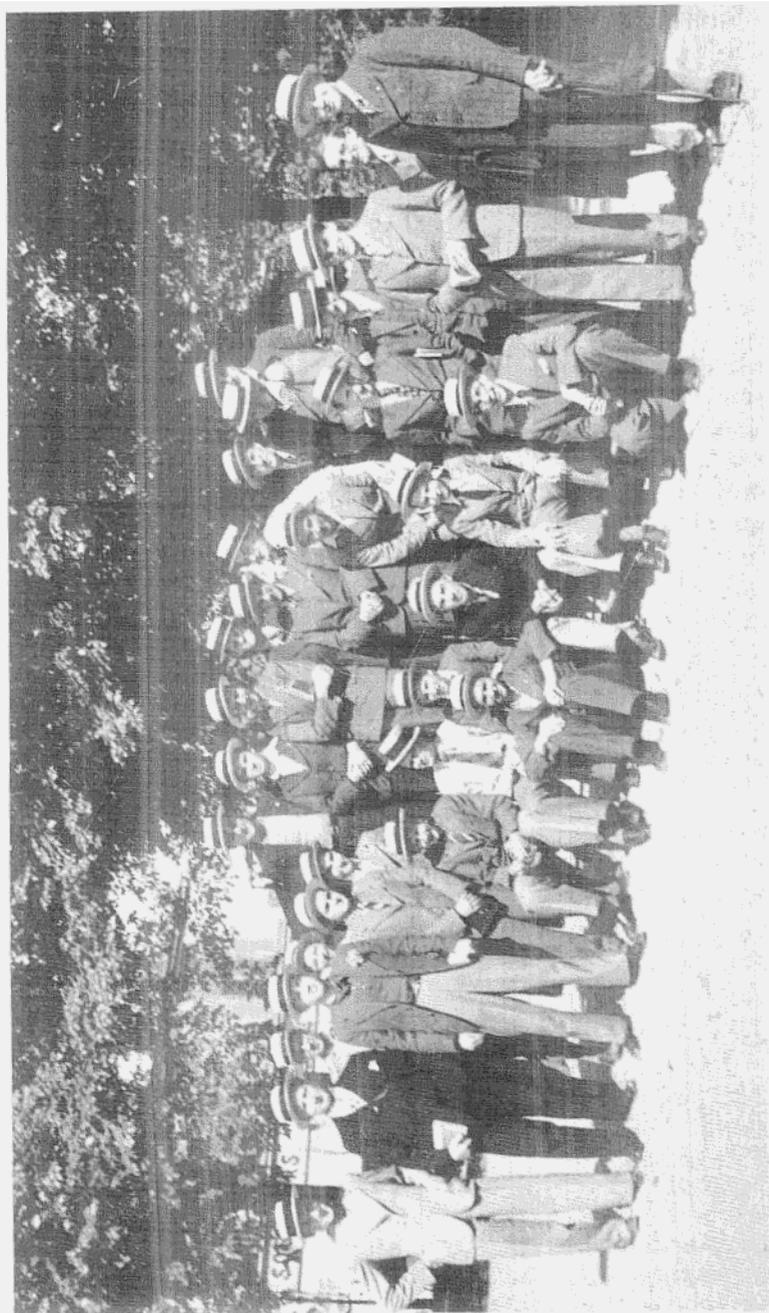
A toutes les occasions, durant les récréations, ils se retrouvaient pour bavarder, pour se promener dans la cour, pour écouter parler les autres, pour être ensemble, tout simplement, et il ne fallut pas longtemps à leurs camarades, pas plus d'ailleurs qu'à leurs professeurs, pour les cataloguer en une paire d'amis quasi inséparables, au point que lorsque l'on voyait l'un quelque part, on cherchait l'autre à ses côtés, dans la certitude qu'il ne pouvait être bien loin. En dépit cependant de ces sentiments d'amitié, ni l'un ni l'autre n'avait songé à quitter en classe son voisin de banc: c'eût été un geste peu élégant que de paraître vouloir l'abandonner, et de plus les professeurs accoutumés au panorama de classe n'auraient sans doute pas aimé se voir imposer une autre disposition des visages dressés en face d'eux. Jusqu'à la fin de la sixième, le bon gros Roger était donc demeuré le voisin de Jean en classe.

Jean n'avait pas été long à se rendre compte que sous son air de petit ange blond et candide, Fernand était un garçon déjà volontaire, remuant, volontiers même assez dissipé. Il voyait dans ces dispositions frondeuses une convergence de plus vers ses propres conceptions encore mal raisonnées ou analysées. Son éducation d'abord, dans une famille où l'autorité s'était faite toujours légère, qu'il s'agisse de l'attitude de Jenny et de Max, ou de celle des personnes à qui ses parents avaient délégué leurs pouvoirs, lui avait donné l'habitude plaisante de sentir presque toujours la bride sur le cou. Son caractère, de plus, l'incitait à ne reconnaître d'autorité que si elle était librement acceptée, et à ne se plier de bonne grâce qu'aux contraintes dont il aurait compris et accepté la nécessité. Bien qu'à cette époque il eût été mieux avisé de concentrer ses efforts sur ses études immédiates, afin de se mettre au plus vite réellement au niveau de sa classe, il était lui-même trop jeune pour ne pas saluer et approuver les manifestations d'indépendance plutôt intempestives de Fernand, qu'il accompagnait du reste souvent lorsqu'il ne les précédait pas, par ses propres initiatives dont l'opportunité était tout aussi discutable.

Monsieur Thommes était un homme simple, à qui nul n'avait songé à demander des connaissances étendues et diversifiées, lorsqu'il était devenu professeur d'éducation physique, en dehors de ses compétences très réelles dans sa spécialité. Avec bien des personnes de sa catégorie, il partageait le travers innocent d'aimer citer de grands hommes ou des auteurs anciens, même s'il n'avait pas toujours pu suffisamment approfondir leur étude. C'est ainsi qu'il s'était plu, au cours d'une leçon, vantant la force physique des Anciens et choisissant pour exemple Ulysse qui avait seul été capable de bander son arc, à citer le «poète Homère». Mais il avait prononcé le nom en accentuant fortement la première syllabe, ce qui donnait à ce grand homme un nom à consonance parfaitement luxembourgeoise.

Jean avait cru très fin, reprenant la même prononciation, de demander à Monsieur Thommes si ce Monsieur «Hômmer» était né à Luxembourg, provoquant chez ses camarades une hilarité où le professeur avait décelé un peu plus que l'appréciation de l'apparente ignorance de leur condisciple, et il avait préféré reprendre assez rapidement l'exécution des mouvements de gymnastique.

Ceux-ci comportaient quelques exercices de saut en hauteur, effectués dans la cour, et Monsieur Thommes surveillait le passage de ses élèves, les uns après les autres, au-dessus d'une corde dont il tenait lui-même une extrémité afin de pouvoir l'abaisser en cas de besoin.



La promotion 1937 de l'Athénée de Luxembourg. L'auteur Jean David est au premier rang le sixième à partir de la gauche (assis, en chemise blanche).

Fernand ne pouvait demeurer en reste vis-à-vis de son ami, qu'il avait facilement convaincu de s'esquiver discrètement avec lui, pour s'engager dans une promenade aventureuse dans les vastes couloirs de l'Athénée. Longeant les corridors sombres et déserts, ils s'arrêtaient en passant devant les portes fermées des classes occupées, essayant de reconnaître à leur voix les professeurs qui dispensaient leur cours. Ils avaient eu la chance de ne rencontrer personne, car ils auraient été fort ennuyés de se trouver nez à nez avec Monsieur le Directeur, qui cultivait sa réputation d'amateur de flâneries à l'intérieur de son domaine, au cours desquelles il n'appréciait pas les rencontres intempestives avec des promeneurs moins autorisés. Quelques minutes avant que retentisse la sonnerie annonçant la fin de la classe, les deux vagabonds tout guillerets avaient réintégré la file des sauteurs. A son tour, Jean avait pris son élan et se préparait à s'efforcer de franchir la corde tendue, lorsqu'un ordre bref de l'organe sonore de Monsieur Thommes l'avait arrêté net: «Halte!» Jean le regardait, la mine aussi ingénue et candide que le lui permettait sa mauvaise conscience. «Toi et Turk, expliqua le professeur, vous ne sauterez pas aujourd'hui, j'ai vu que vous étiez trop fatigués. Et j'ai tellement pitié de vous que j'ai décidé que vous pourriez venir vous reposer en retenue dimanche après-midi, de deux à six heures . . .»

Le retour à la maison des deux loustics avait été assez morose, dans la perspective de devoir annoncer aux parents une punition qu'il faudrait bien justifier, qui par elle-même leur paraissait déjà bien lourde à supporter.

Mais le vin était tiré, et le surveillant de service, la mine renfrognée, avait casé à leur arrivée, sans ménagements, les deux trouble-fête qui lui gâchaient son dimanche, aux deux extrémités de la salle vide.

Sans enthousiasme, ils avaient ouvert chacun un des manuels qu'ils n'avaient pas tellement coutume de feuilleter à ces heures, le jour du Seigneur. Mais environ une demi-heure après le début de leur calvaire, un heurt sonore à la porte de la classe avait fait sursauter le surveillant. Il avait entrouvert la porte, et parlementé quelques instants à mi-voix avec un interlocuteur invisible. Lorsqu'il s'était retourné vers les punis qui le regardaient, muets, il avait une mine souriante, réjouie, et sans plus prêter la moindre attention à ses deux pensionnaires il s'était dépêché de ranger ses livres dans sa serviette. Et il avait quitté la pièce.

C'est alors que Monsieur Thommes était entré dans la salle, et il avait fait signe aux deux garçons de le rejoindre. «Ce n'est pas pour vous deux que je le fais, leur dit-il, et son sourire démentait ses paroles, j'ai eu pitié

de votre surveillant! Mais avant de rentrer chez vous, vous allez me promettre de ne plus chercher à esquiver mes leçons!»

Les deux garçons étaient ravis, confus aussi dans leur conscience de n'avoir pas mérité la générosité du brave homme, qui n'avait pas supporté l'idée de les savoir enfermés par sa faute, un dimanche après-midi. Ils le remercièrent chaleureusement, et lui firent volontiers une promesse qui fut tenue, scrupuleusement.

«VAE VICTIS»

Dans la salle de classe, debout contre le tableau noir, Fernand faisait assez piteusement face aux assauts de «Gummi», le professeur de latin Monsieur Neiers, qui le harcelait de ses questions portant sur la leçon du jour. Fernand se disait que si le professeur lui demandait pourquoi il ne savait pas sa leçon, il aurait de multiples raisons à invoquer. Jean était venu goûter chez lui la veille, on venait de livrer la table de ping-pong, elle présentait d'autres attraits que les temps principaux des verbes irréguliers. Madame Turk attendait des amis pour le dîner, elle avait envoyé son fils acheter des cigarettes qu'elle avait oubliées; quand il était rentré, il était allé jeter un coup d'oeil dans la cuisine, à tout hasard; la cuisinière y démoulait le gâteau pour le dîner, et il avait ramassé le chocolat fondu au fond de la casserole. Il avait dû se changer parce que ses parents lui permettaient d'assister au dîner, et après il était resté un moment au salon avec les invités. Mais Monsieur Neiers ne s'intéressait pas à ces considérations, il s'obstinait à lui poser des questions sur la leçon qu'il n'avait pas apprise. Fernand réfléchissait intensément, fronçant les sourcils et pinçant les lèvres, et donnait une réponse, au hasard – elle était fautive, évidemment. A l'affût des erreurs, Monsieur Neiers s'empressait d'inscrire un signe dans son petit calepin, de son bout de crayon serré entre ses doigts nerveux, dont il portait constamment la pointe à la bouche pour l'humecter sur sa langue. Il était maigre et sec, très brun de complexion et de cheveux qu'il coiffait plaqués, séparés par une raie au milieu. Il s'agitait en gestes saccadés, assis comme sur des ressorts qui le faisaient sursauter d'apparente satisfaction à chacune des erreurs que commettait sa victime du moment, qu'il se dépêchait de noter dans le petit calepin. Il commentait les réponses reçues de petites observations ironiques, qu'il décochait en prononçant les paroles à toute vitesse, pressé qu'il était de poser la question suivante, pour voir si la réponse qu'il recevrait serait également mauvaise. «Ah oui? Nous n'avons pas de chance, aujourd'hui, dans nos devinettes . . . Mais tu connais certainement le supin du verbe lire?» Et

lorsque l'interrogé se taisait, découragé ou à bout d'imagination, il reprenait après quelques secondes d'attente: «Ah, on ne me donne pas de réponse . . .» Et dans un petit sursaut saccadé, il penchait la tête sur son calepin, il mouillait son bout de crayon et ajoutait encore un signe marquant la faute et il reprenait sa petite torture, avec une évidente délectation. «Enumère-moi les verbes que tu connais de la quatrième conjugaison?» Comme Fernand se taisait, visiblement plongé dans un abîme de réflexions malheureusement tout à fait stériles, il disait à un autre élève: «Cite-lui-en un Eicher!» Volontairement, il s'était adressé à un garçon qui redoublait sa sixième, qui ne pouvait plus ignorer ces vocables, pour les avoir entendus rabâcher si souvent, et qui s'exécutait en effet sans difficulté. Et le manège se poursuivait, avec l'inexorable inscription de la mauvaise note dans le petit carnet.

Monsieur Neiers demeurait assis derrière sa chaire, dont il paraissait vouloir sans cesse, dans son agitation fébrile, bondir comme un pantin jaillissant de sa boîte, décochant ses questions perfides, attendant la réponse comme si la vie de l'interrogé en dépendait, et il sursautait de satisfaction à chaque erreur, dont il reportait la sanction sur le petit carnet, en penchant la tête en avant avec une application gourmande. Jean suivait les péripéties de l'interrogatoire avec beaucoup d'intérêt: il plaignait sincèrement son ami, mais il se disait aussi que si son supplice durait encore une minute ou deux, ce serait trop tard pour faire venir au tableau une autre victime, dont le choix dépendait du libre arbitre de Monsieur Neiers. En attendant, il lui suffisait de fermer les yeux un instant pour imaginer «Gummi» sur le sentier de la guerre, son maigre corps dénudé peinturluré d'ocre et de rouge, et ses cheveux noirs ornés de longues plumes blanches et noires, dansant la danse du scalp autour du poteau de torture en levant bras et jambes en gesticulations désordonnées et brandissant en guise de tomahawk un bout de crayon soigneusement affûté.

Mais Fernand assiégé ainsi depuis un moment voyait la question différemment. Ce matin-là comme bien souvent, il n'avait pas eu d'appétit au petit déjeuner, et comme il était en retard à son accoutumée, il s'était sauvé de chez lui sans rien avaler du tout. Peut-être avait-il mal digéré cette crème au chocolat, hier soir. Il s'était senti patraque, comme vidé de l'intérieur, déjà avant d'être appelé au tableau. Les questions de «Gummi» lui semblaient toujours plus rapprochées les unes des autres, comme si le professeur, malignement, ne voulait pas lui laisser même le temps de réfléchir. Lui-même ne parvenait plus à en

saisir le sens, il entendait le crépitement sec des paroles, leur intonation ironique, il voyait la lumière scintiller dans les lorgnons du professeur, il voyait ses yeux qui lui lançaient leurs regards par-dessus, comme des vrilles. La salle tout entière commençait à tourner autour de lui, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, il était fatigué, il fermait les yeux.

«Monsieur le professeur, Turk se trouve mal!» L'avertissement d'un élève avait tiré brusquement «Gummi» du rôle d'inquisiteur impitoyable dans lequel il s'était plongé. Il avait vu devant lui un enfant tout jeune encore, son visage devenu très pâle avec des lèvres blanches, les yeux fermés, qui se balançait doucement d'avant en arrière, d'arrière en avant, comme s'il allait tomber. Il s'était levé précipitamment, il avait attrapé par le bras Fernand titubant qui ouvrait les yeux, qui lui lançait des regards ahuris, un peu hagards. Il l'avait fait asseoir dans son propre fauteuil, derrière sa chaire.

Pendant que Fernand se remettait lentement de son malaise, le professeur avait demandé à ses élèves dans le silence où les maintenaient son autorité et sans doute aussi l'intérêt éveillé par le petit incident: «Qui est l'ami de Turk?» La réponse avait fusé de divers côtés avant que Jean ait pu se désigner lui-même: «C'est David!» «Tu vas reconduire ton ami à la maison, avait dit à Jean Monsieur Neiers, vous marcherez lentement pour ne pas le fatiguer davantage. Je préviendrai Monsieur Kasel, votre professeur de classe.»

Tandis qu'ils marchaient tranquillement côte à côte, Jean qui voyait Fernand redevenu tout à fait normal se sentait rassuré sur son sort; il était fier de cette mission de confiance dont il avait été chargé, et très satisfait d'avoir ainsi échappé à une leçon d'arithmétique qu'il n'aimait guère. Madame Turk avait accueilli les deux garçons avec étonnement. Elle était encore une jeune femme, très jolie avec des traits aussi fins que ceux de son fils, et tout aussi blonde. «Tu n'avais sûrement rien avalé pour ton petit déjeuner, une fois de plus!» reprochait-elle à Fernand. Mais celui-ci avait retrouvé toute sa forme, pour lui l'incident était devenu sans importance. «Tu aurais dû voir ,Gummi', dit-il à sa mère tout fier, comme il était aux petits soins pour moi, il avait peur de m'avoir rendu malade!» Il n'avait évidemment pas l'intention de s'appesantir sur cette leçon qu'il n'avait pas apprise, et il semblait avoir oublié qu'il avait fait plutôt triste figure tout à l'heure, avec son ignorance totale.

UNE RÈGLE DE VIE?

«L'homme n'est pas fait pour travailler.» En écriture encore enfantine, l'affirmation insolente s'étalait sur le tableau noir, et «Nami» était tombé en arrêt devant elle, avant de gagner sa place derrière sa chaire. Il avait tourné lentement sa personne rondelette vers la classe, dans un mouvement qu'il pensait empreint de majesté; il croyait exprimer sa profonde réprobation en fronçant vigoureusement les sourcils, mais il oubliait qu'il n'en avait pas du tout, et les rides qui apparaissaient sur son front faisaient simplement surgir une nouvelle chaîne de montagnes dans la Mer de la Sérénité de sa figure lunaire.

«Qui a ainsi souillé le tableau noir?» questionna-t-il avec sévérité, secrètement satisfait du jugement sans appel impliqué dans son interrogation, porté sur une forme de philosophie dont il ne daignait pas relever autrement l'esprit pernicieux. De nombreux camarades avaient regardé Jean écrire au tableau cette profession de foi frondeuse, d'abord avec curiosité, puis avec une approbation amusée; mais un silence attestant une ignorance candide avait accueilli la demande du professeur. «Si le coupable ne se dénonce pas, continua Monsieur Kasel d'un ton toujours aussi sévère, je serai obligé de rendre responsable la classe tout entière . . .» Il y avait eu un nouveau silence, durant lequel Jean avait décidé qu'il se désignerait à l'annonce réelle d'une punition collective, et tout à coup une voix solitaire s'était élevée: «Je crois que c'est David, Monsieur le professeur . . .»

«Tu pourrais au moins, proféra Monsieur Kasel, s'adressant à Jean avec une ironie appuyée, avoir le courage de tes opinions! Je devrais te punir pour avoir écrit cette phrase, mais je pense que maintenant que tout le monde sait à quoi s'en tenir sur ton compte, il ne te viendra pas à l'idée de recommencer.» «Nami» attendit quelques instants, avant de poursuivre de son ton onctueux: «Je ne voudrais pas être obligé de mettre au courant Monsieur le Directeur, que ces activités ne manqueraient pas d'intéresser!»

A la récréation, Jean s'était approché de Behren, le condisciple qui n'avait pas continué de se taire. «Dis-donc, Behren, lui dit-il vivement, je ne t'ai pas demandé de parler pour moi, si je veux me dénoncer, je sais le faire tout seul!» Behren était un garçon d'allure assez réservée, renfermée même, qui se tenait presque constamment aux côtés de quelque condisciple plus grand et plus fort que lui, durant les récréations, et qui affectait alors d'approuver chaleureusement la moindre de ses affirmations. Il tourna vers Jean un visage en colère, et il

lui répliqua: «Et moi je sais ce que j'ai à faire! Tu ne penses pas que j'allais payer pour toi, qui avais bien trop peur pour te dénoncer!»

Jean riposta en le repoussant: «Je te dispense de me juger, espèce de petit cafard!» Behren était d'autant plus vexé de s'entendre traiter de rapporteur qu'il savait l'injure méritée. Il repoussa Jean à son tour, et quelques secondes plus tard les deux garçons avaient commencé à se battre. Jean avait porté à son adversaire un coup de poing qui l'avait atteint à l'oeil, et la bataille menaçant de se poursuivre et même de s'aggraver, quelques «grands» s'étaient interposés et avaient séparé les deux combattants.

Le lendemain, en arrivant en classe, Behren avait arboré un oeil poché, mais la satisfaction de Jean n'avait duré que jusqu'à l'arrivée de «Nami», à la leçon suivante de français. «David, lui dit-il d'un ton glacial, je n'admettrai pas que tu abuses de ta force pour battre tes camarades! Je te prie de te le tenir pour dit, je ne le répéterai pas!» Un murmure de réprobation générale avait accueilli les paroles du professeur, qui avait feint de l'ignorer, et commencé sa leçon sans insister davantage.

A la récréation, les garçons s'étaient attroupés, discutant entre eux assez vivement; Kremer, le grand garçon qui avait maintenu Jean entre ses bras lors de la bagarre, s'était approché de lui et lui avait dit d'un ton amical: «Ne t'en fais pas, David, nous sommes avec toi!» Pendant une dizaine de jours, toute la classe avait tourné le dos à Behren, d'un commun accord. Durant les récréations, lorsqu'il se rapprochait d'un de ses camarades, ou qu'il voulait se mêler à un groupe, entrer dans une conversation, tous ses condisciples faisaient comme s'ils ne le voyaient pas, comme si pour eux il n'existait pas; s'il essayait d'insister, ils se détournaient ostensiblement de lui et allaient poursuivre leur conversation quelques pas plus loin, le laissant sur place isolé, abandonné.

Finalement, c'est Jean qui avait mis un terme à la quarantaine, d'un geste spontané qu'il n'avait ni concerté, ni préparé. Un matin, il avait abordé Behren en arrivant en classe, pour le saluer amicalement: «Bonjour, Behren, ça va bien?» Le garçon l'avait regardé tout surpris, ne sachant trop que penser de cette attention inattendue. La sonnerie avait retenti tout de suite après, mais à la récréation suivante les anciens camarades et amis de Behren avaient recommencé à lui parler, et tout l'incident avait été effacé, oublié d'un commun accord.

DES PRONOSTICS . . .

On s'acheminait déjà vers le milieu du troisième trimestre, les dernières compositions approchaient, et parmi la dizaine de garçons qui

fermaient la marche, les conversations roulaient souvent sur un avenir immédiat, aux apparences menaçantes: lesquels d'entre eux se verraient fermer le passage en cinquième?

Les conditions en étaient très strictes, il fallait avoir dans chaque matière une note au-dessus de la moyenne, calculée sur les résultats de toute l'année scolaire. Un résultat inférieur ne pouvait éventuellement être rattrapé par un examen de passage à la fin des vacances que sur une seule matière principale, ou sur deux matières secondaires, histoire et géographie.

En dépit de son avance qu'il devait à ses parents qui s'étaient débrouillés pour le faire débiter à l'école primaire alors qu'il n'avait encore entamé qu'à moitié sa sixième année, en dépit aussi de son évidente insouciance qu'il compensait par de grandes facilités naturelles, Fernand se considérait assez justement à l'abri d'une mauvaise surprise. Il ne s'attendait certes pas à des notes brillantes, et les commentaires officiels qui accompagneraient sans doute une bien médiocre note de conduite ne manqueraient pas de faire le sujet de fort désagréables conversations avec son père. Peut-être en raison de cette relative sécurité, il évitait d'aborder cette épineuse question des pronostics, avec son ami apparemment moins bien loti, autrement que par quelques phrases d'encouragement empreintes d'un optimisme de façade. Au fond, il craignait de se voir amené à bref délai non pas à renoncer vraiment à cette amitié bien solide, mais à composer avec elle parce que les relations avec un ami d'une classe différente, inférieure par surcroît, se révéleraient bien moins aisées.

Sur cette question brûlante, le voisin de banc de Jean avait d'amples raisons de se montrer autrement loquace. Au fil des semaines et avec la répétition d'annonces de résultats d'une croissante insuffisance qu'il récoltait aux principales compositions, le brave Roger avait vu fondre bien rapidement son petit capital de savoir amassé au début en répétant une fois encore tout ce dont ses oreilles avaient été rebattues l'année précédente, avoir bien modestement sur lequel il avait fondé prématurément des espoirs excessifs. En ce qui le concernait, ni en latin, ni en français, ni en arithmétique, il ne pouvait espérer voir se produire un miracle, qui se serait manifesté par une note exceptionnelle dans la dernière composition et aurait rétabli la moyenne si compromise. Il considérait maintenant avec une certaine philosophie sa stabilisation au niveau de la sixième, qu'il ne dépasserait jamais puisqu'il ne pourrait tenter sa chance une troisième fois. Avec sa sociabilité qui ne l'abandonnait pas, il se cherchait maintenant des compagnons d'infortune, dont la présence à ses côtés diminuait à ses yeux sa propre insuffisance. A diverses

reprises, il avait voulu énumérer devant Jean les noms de ceux qu'il appelait les «malchanceux», et qui selon ses prévisions ne pourraient non plus accéder à la classe supérieure, cette année tout au moins. Mais lorsqu'il arrivait dans son examen au cas de Jean, celui-ci le coupait assez sèchement dans l'étalage complaisant de ses candidats à l'échec. «Je ne veux pas figurer sur cette liste, je n'ai pas l'intention de redoubler!» Roger qui insistait en soulignant les évidentes faiblesses de son camarade se voyait opposer par lui d'énergiques dénégations, mais s'il cessait de prétendre l'aligner d'office avec d'autres compagnons d'infortune, son petit sourire sceptique montrait clairement qu'à son avis dans cette pitoyable course à rebours Jean conservait de bien meilleures chances que celles d'un simple out-sider.

En réalité, Jean menait à cette époque un combat bien difficile, car il était loin, très loin d'avoir dans ses propres chances la confiance inébranlable qu'il affichait. Une fois encore au cours de son existence, il avait été obligé d'affronter un milieu différent de celui auquel il venait à peine de s'habituer. Il avait bien entrepris ses nouvelles études à l'Athénée avec les meilleures dispositions, désireux notamment de montrer à son père combien il lui savait gré de l'avoir enlevé du collège. Mais il s'était aperçu rapidement que les études d'un niveau pourtant inférieur dans cette sixième étaient menées de manière bien différente, en tous cas beaucoup plus approfondie.

En français où il ne brillait que par ses relatives facilités d'écrire et son vocabulaire forcément plus étendu dans ce pays plutôt germanophone, il constatait fréquemment qu'il ignorait tout de règles de grammaire sur lesquelles il était interrogé, et qu'il appliquait pour sa part presque intuitivement. Ce qui l'avait intéressé jusqu'ici en latin, c'était de chercher à démêler le sens d'une phrase dans un texte qui se présentait à lui comme un rébus, et comme il était démuné de véritable technique, c'est-à-dire de connaissances réelles en grammaire et en syntaxe, ses réussites dues à la chance et à la quête de la signification du moindre mot dans le dictionnaire avaient été plutôt rares. Or voici qu'en cette seconde année de l'enseignement du latin à l'Athénée, il s'agissait surtout de connaître de la grammaire, du vocabulaire, et d'en apprendre davantage sur ces deux bases de l'apprentissage d'une langue. En allemand, il était loin derrière ses camarades qui avaient déjà accompli six années d'études primaires pendant lesquelles l'allemand avait été la seule langue enseignée, et un an d'études secondaires où elle avait encore bénéficié d'une large primauté. Quant à l'arithmétique qui avait toujours été son point faible, il n'en avait jamais abordé la technique que très superficiellement, et il était passé à l'algèbre – non moins

superficiellement du reste – sans avoir vraiment assimilé des notions même simples de calcul.

Ainsi, durant les deux premiers trimestres qui venaient de s'écouler, il avait paradoxalement couru derrière ses camarades, peinant d'autant plus que lui manquaient les rudiments sur lesquels ils s'appuyaient. Si sa conduite, à vrai dire, avait souvent pu donner à reprendre, il avait pourtant fourni de gros efforts dans son travail pour se mettre à la page. Et comme sa nature ne le prédisposait pas à des progrès rapides et spectaculaires, mais plutôt vers une lente maturation grâce à des efforts persévérants, il avait paru d'abord reculer dans les résultats obtenus, avant d'amorcer une remontée encore bien modeste.

Maintenant, lorsqu'il soupesait ses chances en son for intérieur, il ne voulait pas s'avouer qu'il ne donnait pas cher de son propre passage en cinquième: en allemand, en latin, il y avait tout de même ces quelques points qu'il fallait rattraper pour atteindre la moyenne, il pouvait espérer y arriver s'il réussissait les dernières compositions. Mais en arithmétique où il s'était enfoncé au cours des deux premiers trimestres, comment pourrait-il rattraper son important retard, même s'il avait la chance de faire une assez bonne composition, même si celle du dernier trimestre comptait double dans le calcul des points?

Justement, il assistait avec ses camarades à la fin d'une leçon d'arithmétique, et le professeur profitait des quelques minutes qui restaient pour se livrer à quelques considérations que Jean estimait tout à fait intempestives. Monsieur Koemptgen était un homme grand et fort, dans la cinquantaine, aux cheveux blancs taillés en brosse au-dessus d'un visage assez rouge et aux traits accusés, avec d'énormes mains qui pendaient comme des battoirs au bout de ses longs bras. Lorsqu'il saisissait un morceau entier de craie pour faire ses inscriptions au tableau noir, le bâtonnet blanc disparaissait complètement entre ses doigts. Il parlait fort, il aimait exprimer sa pensée de manière directe, comme elle lui venait, on l'appelait «le Paysan». De sa grosse voix un peu grasseyante, il avait commencé un petit discours dont la portée pédagogique n'avait peut-être pas toute la valeur qu'il lui attribuait.

«Nous voici arrivés presque au terme de l'année scolaire, et les élèves qui ont bien travaillé pourront bientôt se réjouir à l'idée de partir en vacances. Mais il en est quelques-uns qui doivent se faire bien du souci, car il leur faudra payer toute cette année gâchée à paresse. Pour certains d'entre eux, le mal n'est peut-être pas tout à fait irréparable: avec un coup de collier pour les dernières épreuves à passer, avec un peu de chance, ils s'en tireront avec un examen de passage dans l'une

ou l'autre des matières, et ils repartiront du bon pied en cinquième, à la rentrée.»

Monsieur Koemptgen avait fait une pause dans ses déclarations sentencieuses; les jambes écartées, les deux mains appuyées sur son ventre solide, il jetait un regard circulaire sur les garçons qui levaient la tête vers lui, dont certains n'avaient pas besoin de ses discours pour se livrer d'eux-mêmes aux mêmes réflexions. Mais il désirait les obliger à une sorte d'examen de conscience public, et il demanda en s'adressant à l'ensemble de la classe: «Quels sont ceux parmi vous qui pensent se trouver dans ce cas?» Après quelques hésitations, une demi-douzaine de garçons levèrent bravement la main, tandis que certains autres s'estimant peut-être placés dans une position analogue jugeaient que cette situation incommode ne regardait qu'eux-mêmes, au moins jusqu'à l'annonce officielle des résultats définitifs. Monsieur Koemptgen s'était adressé successivement à chacun des garçons qui s'étaient désignés, pour leur exprimer quelques mots d'encouragement bienveillant qui ne l'engageaient pas beaucoup.

Après une nouvelle pause destinée à marquer la séparation qu'il entendait faire, il se tourna dans la direction du banc de Roger et de Jean, et reprit d'un ton toujours sentencieux, mais plus sévère. «Par contre, il y a des élèves pour qui les dés sont désormais jetés: ils ne suivront pas leurs camarades en cinquième. Toi, Scholtes, tu ne dois plus te faire d'illusion, que vas-tu faire l'an prochain?» Le brave Roger répondit assez simplement, à peine embarrassé: «J'ai quinze ans maintenant, je vais pouvoir aider ma mère dans son commerce.» «C'est ce que tu as de mieux à faire, approuva 'le Paysan', et la pratique t'aidera peut-être à faire en calcul les progrès que tu n'as pas su faire en classe . . .» «Et toi, David, ajouta-t-il après une nouvelle pause impliquant la descente d'un nouvel échelon sur son échelle des valeurs, que vas-tu faire?»

Depuis un moment, Jean attendait son tour, avec une appréhension mêlée d'énervement. Il ne voyait aucune utilité dans ces discours qu'il trouvait empreints de fausse bienveillance, portant ainsi lui-même un jugement excessif sur une attitude où entraînait certainement une part d'intérêt sincère, mêlée peut-être à quelque complaisance pour la clairvoyance que s'attribuait le professeur. Il avait songé un moment à répondre assez sèchement qu'il n'en savait rien, en ajoutant peut-être même que cela ne regardait que lui. Mais il n'oubliait pas que la composition d'arithmétique était encore à venir, il ne voulait en aucune manière compromettre ses chances, si minces fussent-elles. A la dernière seconde, il se ravisa et il répondit d'un ton assez ferme, où

perçait malgré lui un peu de sa passion contenue: «Je ne veux pas rester en sixième!»

«Tu ne veux pas? lui répliqua Monsieur Koemptgen en appuyant sur l'expression de cette volonté comme pour en soupeser la fragilité, ne crois-tu pas que tu aurais dû t'en aviser bien plus tôt?»

Mais Jean secouait la tête avec obstination: «Je ne veux pas rester en sixième», répétait-il, en ajoutant: «Les compositions ne sont pas terminées . . .»

«C'est vrai, reconnut le Paysan' avec un sourire sceptique, mais je pense que tu ne devrais pas te bercer de trop d'espoirs.»

La cloche avait sonné, Roger avait eu le temps de dire à Jean qu'il partageait l'opinion du professeur, et son ami Fernand était venu le trouver pour lui exprimer sa sympathie. «Il a une façon bien désagréable, lui disait-il, de jouer avec toi au chat et à la souris!» Jean ne répondit pas autrement que par un sourire un peu forcé: il appréciait l'amitié manifestée dans la réaction de son ami, mais il n'y voyait que trop la sentence implicite, la conviction arrêtée: pour lui également, la souris était bien mal en point!

La composition d'arithmétique, la dernière de l'année, devait avoir lieu dans une quinzaine, et Jean avait décidé que d'ici là, coûte que coûte, il étudierait chaque jour à fond quatre problèmes. Et il avait tenu parole, il avait même récolté une mauvaise note de «Nami» en récitation française, parce qu'il n'avait pas appris la leçon. «Cela ne va pas arranger ton classement!» avait observé le professeur d'un ton pincé.

Entre-temps, il avait fait une assez bonne rédaction allemande, dont le professeur avait dit que le contenu rachetait un peu les fautes de grammaire, et «Gummi» lui avait remis sa copie de thème et version, corrigée, en observant avec un demi-sourire: «Pour une fois, c'est mieux que mauvais ou passable!»

Fiévreusement, Jean faisait et refaisait le calcul de ses moyennes, au vu des derniers résultats: cette moyenne indispensable, peut-être l'avait-il atteinte, en définitive, en allemand, en latin, alors qu'évidemment il l'avait bien en français? Il restait encore l'arithmétique, et tout au fond de lui une voix qu'il ne laissait pas altérer la confiance qu'il persistait obstinément à afficher lui répétait sournoisement: «Tu n'y arriveras pas.» Et il se demandait quelle serait la réaction de son père, s'il devait lui avouer son échec, lui qui était déjà déçu par le retard qu'il estimait que son fils avait pris. Il serrait les dents néanmoins, jusqu'au bout il essaierait de forcer la chance.

La composition d'arithmétique s'était bien passée, elle avait porté notamment sur les habituelles questions insidieuses, relatives cette fois à des trains qui se croisaient et se dépassaient à des heures qu'il fallait déterminer à la seconde près. Il s'y était préparé, il pensait que son chronomètre avait bien fonctionné. Mais il lui fallait vraiment une très bonne note, si bonne qu'il ne pouvait guère l'escompter.

«Le Paysan» s'était arrêté devant lui, pour lui remettre sa composition corrigée. Jean l'avait fixé dans les yeux, le coeur battant; il avait vu s'esquisser un sourire sur les grosses lèvres, et le regard que lui avait rendu le professeur lui avait paru cette fois empreint d'une bienveillance réelle. «C'est une très bonne note pour toi, David, reconnut-il, il n'y a que de petites erreurs dans la forme.»

Avec quarante-sept sur cinquante-quatre, cette composition qui comptait double remontait suffisamment la moyenne, elle aussi. Et quelques jours plus tard, Jean pouvait annoncer à ses parents qu'il passait en cinquième, sans encombre. Il était trente et unième sur trente-deux, et devant lui, mieux placés, trois malheureux condisciples devaient redoubler ou abandonner, sans parler de ceux qui devraient se présenter à la rentrée à un examen de passage pour une matière ou une autre. Lui par contre avait obtenu la moyenne partout, s'il ne la dépassait guère vraiment qu'en français.

UN NOUVEAU VOISIN

A la rentrée de début septembre en cinquième, le brave Roger qui secondait désormais sa mère ne perdait plus son temps dans des études inutiles pour lui, Jean n'avait plus de compagnon de pupitre, il se serait volontiers assis au côté de Fernand, avec qui il s'entendait toujours aussi bien. Mais si l'amitié des deux inséparables était considérée avec quelque sympathie dans le milieu professoral, l'émulation dont ils paraissent faire preuve en matière de conduite était jugée avec beaucoup moins d'indulgence. Les deux garçons savaient fort bien qu'en étant assis côte à côte ils n'auraient pas manqué de surenchérir l'un sur l'autre dans la manifestation intempestive de leur fantaisie. Ils ne désiraient pas provoquer inutilement des professeurs dont ils trouvaient déjà la main bien lourde à leur égard en matière de pensums et parfois de retenues. En acceptant de rester séparés, ils avaient certainement contribué à rendre leurs études plus profitables, sans qu'ils se soient à vrai dire beaucoup préoccupés de cet objectif. Il est du reste très

probable que ce geste de prudente réserve n'avait constitué qu'une anticipation sur une mesure que leurs professeurs n'auraient pas manqué de prendre à bref délai.

Il y avait un garçon dans la classe, pour lequel Jean éprouvait également beaucoup de sympathie. A de nombreuses reprises, il l'avait retrouvé au cours de l'année précédente dans le parc derrière leur pâté de maisons, où d'autres garçons encore se rencontraient avec son frère Maxi pour des parties de football passionnées. Jean n'était lui-même pas aussi féru de ce jeu; il aimait naturellement se retrouver avec des garçons de son âge, courir tout son saoul et s'efforcer de barrer le passage à ses adversaires ou même tenter de franchir le barrage ennemi pour aller marquer un but. Mais il n'avait pas la même habileté que certains, il était loin de sentir le ballon accroché au bout de son pied, comme Maxi ou mieux encore certains autres garçons qu'il aurait aimé soupçonner d'avoir un aimant spécial caché dans leurs brodequins, tant était grande la docilité du ballon qui paraissait coller à leurs pieds dans leur course, jusqu'à ce qu'ils l'aient expédié d'un tir précis exactement où ils voulaient.

Parmi ces champions figurait «Jabo», c'est ainsi que tous ses camarades appelaient Georges Heisbourg. C'était un garçon de l'âge de Jean, à la taille déjà élancée, mince et nerveux, aux cheveux châtain courts et frisés dans lesquels le soleil faisait briller des reflets roux, aux yeux verts qui ressortaient sur sa peau blanche, dans sa figure allongée aux traits décidés, au menton volontaire.

Dans la classe bruisante du va-et-vient des garçons qui échangeaient hâtivement les premières nouvelles des retrouvailles avant l'arrivée des professeurs, «Jabo» avait surveillé les manoeuvres hésitantes de Fernand et Jean. Ils s'étaient assis, côte à côte, d'abord au dernier rang, dans la diagonale partant de la chaire, pour réaliser bien vite ce que cette position idéalement éloignée de la surveillance des professeurs avait d'utopique eu égard à leur notoriété conjuguee. Sagement, ils s'étaient ensuite rapprochés au troisième rang, mais ils avaient vite estimé cette position encore trop abritée aux yeux de leurs professeurs, et ils avaient essayé le tout premier rang, au pied de la chaire. A supposer que le professeur de classe veuille les y laisser réunis, c'était vraiment bien exposé. Et c'est lorsqu'ils s'étaient décidés à opter pour la solution raisonnable de rester séparés durant les classes, tandis que Fernand allait essayer de s'acheter une conduite à côté de Roger Thiry, très bon élève réputé pour sa bonne tenue, que Georges Heisbourg s'était approché de Jean pour lui proposer très simplement: «Si tu veux, on pourrait s'asseoir sur le même banc?»

Jean ne demandait pas mieux, il avait accepté tout de suite, un peu surpris au fond de la proposition de «Jabo». En effet, c'était un garçon sportif, dynamique, plein de vitalité, mais ces qualités ne l'empêchaient nullement d'être un excellent élève. Non seulement il se montrait toujours appliqué, il savait toujours bien ses leçons et faisait soigneusement ses devoirs, mais encore il avait en classe une tenue à peu près irréprochable, il ne se livrait jamais à aucune excentricité, il ne participait pas aux menus chahuts qu'affectionnaient Fernand tout autant que Jean. Sérieux, travailleur, appliqué, ces caractéristiques en faisaient un peu le contraire du Fernand brillant, léger, frondeur, et c'étaient bien elles, en partie, qui avaient d'abord attiré son attention pour le séduire ensuite, tout comme Fernand avait su l'attirer avec ses qualités opposées.

«GUTEN MORGEN, MAJESTÄT»

«Nami», le professeur de classe de sixième les avait quittés, il se spécialisait plutôt dans les petites classes, tandis que désormais certains des professeurs allaient faire avec leurs élèves un bon bout de chemin. Cette année, c'était Monsieur Rausch, surnommé «Kueb», qui allait être leur mentor. Il avait fait une irruption assez brusque dans la salle, se dirigeant vers la chaire à petits pas rapides, d'une allure un peu raide et saccadée. Il prit à peine le temps de s'installer commodément dans son fauteuil, promena sur ses élèves un rapide regard de presbyte par-dessus le pince-nez en équilibre, qui se balançait dangereusement sur son nez charnu à chacun de ses mouvements. Les yeux enfoncés, ombragés sous la broussaille des épais sourcils et à demi fermés sous les paupières plissées pétillaient du sourire à la fois ironique et bienveillant que formait sa bouche, entre une moustache en brosse et une très courte barbiche, du même ton poivre et sel que ses cheveux courts et frisés.

«Nous étions partis pour une longue promenade», commença-t-il d'un ton familier, un peu confidentiel, comme s'il reprenait avec des intimes une conversation récemment interrompue. Il avait une voix rauque, un peu cassée, un peu croassante, mais il racontait bien, et ses auditeurs oubliaient vite ces accents trop durs, comme éraillés. «A deux pas de Nice, le relief est très accidenté, ça grimpe vite, et très fort; la route serpente sur la montagne en découvrant des échappées, avec des panoramas toujours plus étendus ouverts sur des maisons blanches, des rochers, des pins parasols, et tout en bas la mer, d'un bleu plus foncé que le ciel, qui semble monter à l'horizon au fur et à mesure que l'on s'élève. Il fait chaud, ça monte, ça monte . . . J'ai fait tout ça à pied . . . »

Le professeur s'arrêta un instant, comme pour souffler, et promena son regard espiègle sur les élèves qui écoutaient la description de ces beaux paysages. «Voilà un promeneur sportif!» se disait Jean, songeant également qu'il pouvait ainsi mieux apprécier les beautés d'une région que lui-même avait habitée, mais qu'il avait quittée dès l'âge de quatre ans.

«Heureusement, poursuivait Kueb' qui avait préparé son effet, notre chauffeur connaissait bien la route, il savait comment ménager son moteur pour que l'autocar nous transporte jusqu'en haut.»

Et pendant un moment, avant même de faire l'appel de ses élèves, il avait poursuivi le récit de ses vacances ensoleillées, s'efforçant de faire partager à ses jeunes auditeurs son admiration pour ce pays qu'il adorait manifestement, jugeant avec raison que cette entrée en matière serait plus favorable au développement de bonnes relations avec sa nouvelle classe que s'il avait abordé tout de suite l'étude de quelque texte du manuel scolaire. Toutefois sa bonhomie réelle était en quelque sorte à sens unique, comme l'avaient vite remarqué à leurs dépens quelques élèves qui croyaient pouvoir préférer à sa seule conversation un échange plus équitable avec leur voisin. «Au troisième rang, là-bas, disait-il en montrant du doigt les coupables, je m'adresse à vous également. Et si je vous demandais d'exposer à votre tour ce que je viens de raconter?» Il se taisait durant quelques secondes, le temps de laisser l'appréhension envahir les imprudents, et il reprenait sa petite histoire, du même ton jovial.

Monsieur Rausch avait pour la France une prédilection absolue; il ne s'en cachait pas, dès que la durée des congés le permettait il s'échappait pour quelque coin de Provence ou de Côte d'Azur, et revenait à la rentrée avec une moisson de souvenirs qu'il évoquait généreusement devant ses élèves. Semblable à celle de nombre de ses compatriotes à l'époque, sa francophilie avait pour pendant des sentiments beaucoup moins amicaux à l'égard de l'autre grand voisin de son pays. Il aimait particulièrement raconter de petites histoires de l'époque d'avant la guerre de 1914-1918, y brocardant avec une insistance parfois appuyée certaines des institutions sacro-saintes à cette époque de ce pays.

C'est ainsi qu'il éprouvait manifestement autant de plaisir que son auditoire lorsqu'il évoquait devant lui certaines scènes de la vie quotidienne de l'empereur Guillaume II, qu'il avait dû passablement arranger. «Le matin, disait-il, l'empereur descendait de ses appartements dans la tenue militaire de l'unité ou de l'arme dont un détachement attendait dans la cour, souvent depuis un long moment, qu'il vienne le

passer en revue. C'étaient de beaux soldats, triés sur le volet, longuement préparés en caserne à cette importante cérémonie. Tout guilleret, l'auguste souverain s'arrêtait sur le perron face à sa troupe figée dans son garde-à-vous.»

«Kueb» s'arrêtait un instant dans sa narration, promenant ses yeux plissés de malice et son sourire ironique sur son auditoire. «Les officiers et sous-officiers chargés de l'encadrement ne bougeaient pas davantage, reprenait-il, ils louchaient à qui mieux mieux pour s'assurer que pas une paupière ne se mette à ciller, pas un sourcil ne s'égaré à se froncer sur le visage des guerriers pétrifiés. Et si par malheur une brise imprévue venait à jouer avec leurs moustaches pourtant soigneusement cirées, ils se retenaient pour ne pas avaler, de honte, le sabre dressé devant leurs yeux pour saluer leur souverain. Pour bien contempler cette merveille de discipline, et sans réfléchir que ses soldats auraient été plus immobiles, et donc plus admirables encore de ce point de vue, s'ils avaient été tout à fait morts, Guillaume s'installait commodément dans sa position debout, face aux soldats, les jambes écartées, sa main gantée jouant sur le pommeau de son sabre, qu'il faisait bouger dans un léger cliquetis d'acier, douce musique aux oreilles de sa troupe fidèle.

L'officier en charge du détachement abandonnait alors sa position figée, abaissait son sabre devant lui, jusqu'à toucher la terre de sa pointe. Il levait ensuite d'un cran son arme scintillante, donnant ainsi le départ d'un salut collectif des soldats à leur empereur, proféré en chœur à pleine voix, dont les syllabes détachées étaient scandées comme autant de cris brefs et séparés, au rythme donné par le sabre de leur officier, qui s'élevait à la verticale en autant de saccades: «Bon - jour - vo - tre - Ma - jes - té!»

Le sabre demeurait brandi vers le ciel, le temps pour l'empereur de savourer ce salut martial. Et redescendant par secousses comme il était monté, le sabre réglait le débit de la réponse du souverain à ses troupes, qu'il s'efforçait de hurler en syllabes bien distinctes, elles aussi: «Bien - le - bon - jour - mes - gar - çons!»

Ces paroles étaient évidemment proférées en allemand par Monsieur Rausch, qui prenait un malin plaisir à caricaturer la prononciation à la prussienne, que sa voix naturellement éraillée, un peu croassante, contribuait à faire plus vraie que nature.

La qualité du français enseigné avait changé, non seulement parce qu'il devait en être ainsi en s'élevant d'une classe, mais aussi parce que Monsieur Rausch attachait beaucoup d'importance à ce que ses élèves parlent et écrivent dans le meilleur style possible. En cette matière, Jean

disposait vis-à-vis de ses condisciples de l'avantage considérable d'avoir manié sa langue dès la tendre enfance, dans une famille où il était considéré très important de s'exprimer correctement. Et comme la rédaction devait rester le point fort de Jean, il n'avait pas réellement de mérite à devancer régulièrement et sensiblement tous ses camarades.

A vrai dire, il en était un qui demeurait pourtant devant lui, la plupart du temps. Quoique plus jeune que lui d'une année, son esprit n'avait pas de retard sur le sien, et il avait bénéficié des mêmes avantages d'une éducation francophone au sein d'une famille cultivée. Et le jeune Belge Claude Lambotte, que Jean avait pourtant assez régulièrement dépassé en sixième lorsque Monsieur Kasel était leur professeur, s'était révélé un redoutable adversaire dès l'arrivée de Monsieur Rausch; en fait, il devançait Jean d'un point ou deux dans les notes que Monsieur Rausch remettait à l'un et à l'autre, et cela en dépit des gros efforts que fournissait Jean pour dépasser son camarade. Monsieur Rausch devait accompagner ses élèves jusqu'en première, et durant toutes ces années, à de très rares exceptions près, ce devait être toujours Claude Lambotte qui l'emportait, souvent de très peu, juste pour marquer qu'il devait subsister un écart. A vrai dire, il devait y avoir une interruption d'une année dans cette suprématie presque institutionnelle, lorsque durant toute la seconde Monsieur Kassen avait pris le relais pour l'enseignement du français. Durant cette période trop brève aux yeux de Jean, les rôles avaient été très exactement inversés. Mais dès le passage en première, les choses rentreraient dans l'ordre prévu par Monsieur Rausch, et Claude Lambotte devancerait à nouveau, régulièrement, son rival Jean dans cette compétition acharnée et salutaire.

LATIN À DOMICILE

Le professeur de latin, Monsieur Neiers, avait suivi sa classe pour poursuivre son enseignement à coups redoublés d'interrogations qui demeuraient pour nombre de ses élèves de petites séances de torture. Il avait bien observé la remontée de Jean en fin d'année de sixième, d'autant mieux qu'elle lui avait valu d'échapper à un examen de passage après les vacances, que le professeur avait considéré comme le moindre mal pouvant arriver à un élève aussi attardé. Il n'avait pas vraiment confiance dans ces progrès de dernière heure qu'il attribuait plutôt à la chance, et il avait insisté auprès de Max pour que son fils prenne quelques leçons particulières destinées à fixer une bonne fois les bases nécessaires de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire.

Deux fois par semaine, Jean recevait donc la visite dans sa chambre de Raymond Rosenfeld, un élève de première qui avait su pleinement profiter de l'enseignement de «Gummi». C'était un jeune homme très grand et très mince, légèrement voûté déjà, qui portait sur son cou long et grêle une petite tête à la forme harmonieuse, agrémentée cependant d'un nez crochu assez protubérant. Il se destinait à la carrière professorale, et quoiqu'il ait toujours voulu donner aux rapports avec son élève un accent de bonne camaraderie, insistant pour se faire tutoyer et appeler par son prénom, il conservait une autorité et un ascendant suffisants pour que Jean éprouve toujours pour lui une sorte de timide respect.

Raymond avait un point faible, il avait les pieds plats et sensibles, et dès la seconde leçon, il n'avait plus résisté à l'envie sournoise qui le gagnait dès qu'il se trouvait arrêté quelque part dans une pièce. Il avait tout bonnement ôté ses instruments de torture, et Jean se baissant pour ramasser un crayon avait vu allongés sur le tapis deux grands, très grands souliers abandonnés, à côté des grosses chaussettes de laine dans lesquelles les pieds libérés de Raymond devaient frétiller d'aise. Parfois, au cours de ces leçons qui se déroulaient dans une ambiance studieuse, une pensée volage venait troubler pour un instant, dans la tête légère de Jean, l'agencement harmonieux des règles de grammaire, des verbes déponents et des déclinaisons que Raymond élevait patiemment: il devait y avoir quelque chose à faire, avec ces chaussures en stationnement. Jean se prenait à rêver, un bref instant: son professeur s'absentait de la chambre, quelques secondes auraient suffi; les deux chaussures auraient volé par la fenêtre, d'un élan qui n'aurait pas été ce qu'on appelle spontané – et que se serait-il passé au retour de Raymond dans la pièce? Mais ces pensées coupables ne vagabondaient jamais longtemps: bien vite, Raymond s'apercevait que les réponses de son élève à ses questions devenaient erratiques, elles partaient dans des directions inattendues, incontrôlées comme ces pierres qui dévalent une paroi de montagne. Alors, il lui disait d'une voix assez ferme, où perçait l'agacement de ne pas se voir suffisamment considéré par son élève: «Ce n'est pas pour te regarder rêver que je prends la peine de venir te voir, tu sais?» Et tout rentrait miraculeusement dans l'ordre, les verbes se conjuguaient à nouveau dans les règles, les accusatifs ne se confondaient plus avec les ablatifs. Et sous la table, deux grands rescapés d'une coupable velléité de défenestration gisaient immobiles, à nouveau oubliés.

Les leçons très efficaces de Raymond n'avaient pas été nécessaires bien longtemps; elles venaient compléter heureusement les efforts que

Jean avait déjà fournis de lui-même en sixième au cours des deuxième et troisième trimestres. Désormais il avait comblé son retard, il se trouvait à égalité avec ses camarades, Raymond pouvait le laisser avancer tout seul sans arrière-pensée. Du reste, Jean avait pris goût au latin, d'abord à cette gymnastique particulière de l'esprit qu'implique l'étude de cette langue rigoureuse, ensuite au fur et à mesure de sa progression à la prise de contact, même sommaire et fragmentaire, avec les oeuvres, les pensées des grands auteurs disparus. Au fil des années, ses notes en interrogations, en thèmes et de plus en plus en versions iraient en s'améliorant constamment, si bien qu'au terme de ses études secondaires il pourrait se compter avec satisfaction parmi les quelques élèves les meilleurs dans cette matière.

GÉOGRAPHIE AU KILO

Monsieur Schneider, dit Fritz, était le spécialiste de géographie, il accompagnait ses élèves de bout en bout, jusqu'en seconde où prenait fin l'enseignement de cette discipline. C'était lui qui avait observé et surveillé Jean l'année précédente, dans ses tentatives infructueuses d'entrée en cinquième où il se trouvait maintenant. Il avait toujours cette attitude décontractée, cet air à la fois ironique et désabusé qui donnait l'impression qu'il ne prenait lui-même son enseignement pas beaucoup plus au sérieux que nombre de ses élèves, dont le séparait pourtant son réel savoir autant que leur insouciant ignorance. D'un ton détaché, comme si ses pensées étaient occupées ailleurs, il leur parlait des régions, des pays qu'il devaient étudier, ne semblant ni se soucier de l'attention qu'ils portaient à son enseignement, ni même différencier son attitude à l'égard des bons ou des mauvais élèves. Jean avait l'impression qu'il devait penser, un peu comme le faisait plus ou moins consciemment son père, que l'enseignement était dispensé dans l'intérêt des élèves, et qu'il appartenait à ceux-ci d'en profiter, s'ils le voulaient ou s'ils en étaient capables.

Sa jeunesse d'esprit allait de pair avec sa jeunesse en âge, et il saluait les menus incidents susceptibles d'apporter un peu de vie dans le déroulement de leçons qui n'étaient pour lui que la répétition assez fastidieuse de données bien connues. Dans la bibliothèque des parents de Jean figurait un gros atlas allemand, que Max consultait fréquemment pour vérifier l'orthographe de quelque île perdue dans le Pacifique ou d'une «ville industrielle de Sibérie orientale», que l'auteur des mots croisés qu'il s'efforçait de déchiffrer était allé littéralement pêcher à une source similaire. La richesse et la précision de ses nombreuses cartes

étaient assez remarquables, au point que même de petits villages de quelques centaines d'habitants, des cours d'eau qui étaient plutôt des ruisseaux, ou de modestes monticules avaient été jugés dignes d'y figurer. A différentes reprises, lors d'études un peu plus fouillées de certaines régions, Jean avait apporté en classe le gros atlas, et «Fritz», amusé et intéressé, y avait cherché les noms d'obscures localités lointaines, promenant sous les yeux de Jean et de quelques élèves attroupés autour de lui son index jauni, imprégné du parfum des cigarettes anglaises dont il faisait en dehors des cours une consommation quasi permanente. Le gros volume devait avoisiner la dizaine de kilos, et pour saluer l'effort que son élève avait fourni pour le transporter depuis la maison, il lui lançait d'un ton ironique: «Ne croyez pas que je vous donnerai une bonne note à votre composition uniquement parce que vous avez voulu confondre la leçon de géographie avec une séance de poids et haltères!» Jean devait bien reconnaître à part lui, du reste, que s'il avait trouvé amusant d'apporter à sa classe un pareil outil de travail, il était loin d'être pour autant passionné par l'étude de cette science, où le rebutait surtout l'effort de mémoire qu'elle demandait.

DU TRAVAIL D'ÉQUIPE

Georges Heisbourg, le nouveau voisin de pupitre de Jean, allait tous les soirs à l'étude surveillée de l'Athénée, pour y faire ses devoirs et apprendre ses leçons plus commodément que chez lui. Jean, qui n'était pas loin de considérer comme une atteinte à la liberté individuelle la nécessité de se rendre en classe quotidiennement et à heure fixe, avait interrogé avec curiosité son nouvel ami sur le plaisir qu'il éprouvait à se laisser enfermer chaque jour durant une heure et demie supplémentaire. Mais «Jabo» avait un esprit beaucoup plus positif, il recherchait simplement un meilleur rendement, et il répliquait que puisqu'il fallait faire ces devoirs et apprendre ces leçons de toute manière, autant s'acquitter de ces tâches dans les meilleures conditions. Pour lui, c'était en étude qu'il obtenait ce résultat; en outre, il avait fait observer à Jean que lorsqu'il se trouvait dans sa chambre devant un devoir de latin ou une leçon d'histoire, il était après tout privé de liberté tout autant que s'il se trouvait dans une salle de classe à l'Athénée.

Jean admirait et enviait même Georges pour le sérieux qu'il apportait dans ses études, et en dépit de son goût de l'indépendance, peut-être aussi parce qu'il ressentait la nécessité de tenir celui-ci un peu en laisse, il avait décidé de s'imposer lui-même cette obligation. Il se disait qu'il

était plus facile de prendre une dure résolution une bonne fois pour toutes, que de la remettre en question chaque jour à l'heure où les devoirs devaient prendre le pas sur les distractions. Il espérait aussi que le spectacle quotidien de «Jabo» au travail serait pour lui un exemple salubre et contagieux. Toutes ces bonnes raisons avaient fait qu'il retrouvait maintenant chaque soir son ami à l'étude surveillée, et les deux élèves avaient pris rapidement l'habitude de faire tous leurs devoirs ensemble, à l'exception des rédactions qui impliquaient un effort de créativité vraiment personnelle.

Par chance, ils étaient tombés sur un surveillant intelligent. Le murmure discret de leurs conversations l'avait bien agacé au début, mais il s'était rendu compte rapidement qu'elles avaient trait presque exclusivement à leurs devoirs, et que les deux amis donnaient un exemple relativement rare d'un consciencieux travail en équipe. Il leur avait alors simplement recommandé de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas gêner leurs camarades, du reste plus jeunes qu'eux et dont il s'étaient écartés autant que la salle d'études le permettait. Cette période pendant laquelle Jean et Georges avaient fait leurs études en commun, qui s'était étendue sur deux années, avait peut-être été pour eux la plus fructueuse et la plus enrichissante de leurs études secondaires. Chacun d'eux avait ses points forts, dont il faisait profiter son camarade: Georges qui avait de très solides connaissances en allemand avait beaucoup contribué aux progrès de Jean, et celui-ci à son tour avait naturellement pu apporter beaucoup en français à son coéquipier. En latin, les meilleures aptitudes de Georges pour le thème faisaient le pendant aux plus grandes facilités de Jean pour la version, et en mathématiques où ils ne brillaient vraiment ni l'un ni l'autre, leurs recherches menées en commun leur faisaient souvent découvrir plus vite les solutions.

Malheureusement, le surveillant si compréhensif devait quitter l'étude au bout de ces deux années, et son successeur n'avait pas voulu entendre parler de cette entorse si manifeste à un article du règlement qu'il jugeait impératif: «L'étude surveillée doit se dérouler dans le silence.» Jean qui ne voulait pas se soumettre à ce qu'il considérait comme une interprétation littérale et mesquine était allé exposer la situation à son professeur de classe, qui avait lui-même tenté une intervention auprès de Monsieur le Directeur. Mais ce dernier avait pris formellement parti pour le surveillant, autant parce qu'il estimait ne pouvoir le désavouer que parce qu'il était lui-même un partisan du respect pointilleux des règles: «On ne parle pas à l'étude, pour quelque motif que ce soit!»

Jean avait été très vexé par ce refus; comme il estimait que les études surveillées perdaient pour lui l'essentiel de leur intérêt, il avait renoncé à y assister, et Georges devait en faire autant de son côté, très peu de temps après. A la suppression de l'attrait principal qu'avait constitué pour les deux garçons le travail en commun, s'ajoutait le fait qu'ils devenaient des adolescents, de plus en plus épris l'un comme l'autre d'indépendance, et du désir d'organiser même leur travail comme ils l'entendaient.

DES RELIGIONS

C'était la procession de la Fête-Dieu, et le soleil était au rendez-vous, comme presque toujours à l'occasion de cette fête, dans la tiédeur de la fin du printemps.

«Je vous salue . . .» La douce litanie s'élevait au-dessus de l'interminable colonne des écoliers et des écolières, des lycéens et des lycéennes, qui serpentait dans un itinéraire consacré à travers la ville. Sur les trottoirs, le long du parcours, une foule de spectateurs constitués de curieux, de fidèles et de parents des jeunes «processionnaires» guettait patiemment le passage des enfants de connaissance dans la longue file. Elle était encadrée par les instituteurs, les surveillants et certains professeurs qui affichaient selon leurs convictions une mine pieusement recueillie, un air de circonstance ou un masque d'impassible indifférence, et coupée à intervalles réguliers par quelques représentants du clergé, à la longue robe violette recouverte des aubes de dentelles et des surplis brodés, marchant de leur allure compassée derrière de pieux étendards portés par des laïcs, entourés de jeunes enfants de chœur qui maniaient avec vigueur leurs encensoirs enflammés. Enfermée dans les rues étroites, l'odeur épicée s'échappait en légères volutes des nacelles ajourées et étendait au-dessus de la procession des nappes d'effluves sacrés.

De place en place sur l'itinéraire, des reposoirs avaient été installés, sortes de petits autels intermédiaires devant lesquels s'arrêtait le clergé le temps de quelques oraisons. Ils étaient richement aménagés avec un épais encadrement de branchages feuillus fraîchement coupés et de multiples fleurs blanches, parmi lesquelles figuraient des buissons de lilas. L'odeur entêtante de cette verdure encore pleine de vie venait s'ajouter à la fragrance plus austère exhalée par les encensoirs.

Seul de sa classe, Jean ne participait pas à la procession; il était protestant, et c'est en spectateur détaché qu'il se tenait avec ses frères à côté d'un de ces reposoirs, afin de voir défiler devant eux, tour à tour, les différentes classes de leurs camarades, dont bon nombre attendaient

avec une impatience bien compréhensible la fin de la procession pour profiter de manière plus prosaïque de ce beau jour férié.

Un groupe de classes s'éloignait, et les oraisons que répétaient les élèves en égrenant les perles des chapelets entourant les poignets allaient s'affaiblissant en un murmure toujours plus discret. Un nouveau groupe s'approchait du reposoir; les membres du clergé psalmodiant de leur voix chantante leur mélodie plaintive repartaient après leur brève station recueillie. Séparée d'eux d'une bonne vingtaine de mètres, Jean distinguait au milieu des élèves qui approchaient la chevelure d'or pâle, presque blanche sous le soleil, de son ami Fernand. Avec ses camarades de classe, il avançait en récitant ses Avé, et la rumeur grandissante des prières avait supplanté complètement le murmure qui était encore parvenu du groupe précédent. Il tenait une tête baissée avec obéissance, afin que ses regards absorbés par le lent cheminement entre ses doigts des perles de son chapelet soient moins tentés de s'évader vers des spectacles plus profanes, mais ses yeux discrètement fureteurs avaient bien aperçu Jean et ses frères à demi cachés par les premières branches du reposoir devant lequel il se préparait à passer.

Lorsqu'il était parvenu à leur hauteur, l'oraison qu'il répétait sans relâche avec ses camarades emplissait maintenant les oreilles des spectateurs. Déjà le surveillant chargé de les accompagner était passé devant eux, très digne mais ses lèvres résolument closes. Et voici que la voix de Fernand s'était élevée assez distinctement au-dessus du chœur des prières, comme celle d'un récitant soutenu par le groupe de chanteurs qui l'entoure. Avec sa tête toujours baissée, entre ses dents serrées, il avait pris un accent de reproche grondeur pour proférer tout un petit discours, distillé sur le rythme psalmodié du «Je vous salue . . .» :

«Espèce de sacré veinard de salopard de David, toi et ta tribu de frères nous regardez passer comme des païens sauvages que vous êtes. Vous vous prélassiez en vacances pendant que nous prions pour vous.» Fernand avait une belle confiance dans la force de l'habitude, il escomptait avec raison que ses surveillants n'entendraient dans ses paroles que le rythme accoutumé des prières, et non leur signification bien différente; et il se laissait aller à proférer à l'égard de son ami, la mine toujours aussi recueillie, des imprécations et des injures beaucoup plus vives encore.

Jean se retenait d'éclater d'un rire peu conforme à la dignité qui convenait au spectateur du déroulement de cette cérémonie. Il songeait aussi aux paroles rigoureuses du catéchisme luthérien, que le pasteur Monsieur Johanny essayait de lui faire apprendre par coeur pour son

instruction religieuse, et qui commençaient invariablement par la même injonction: «Nous devons craindre et aimer Dieu, afin que . . .» Il songeait aussi avec quelque regret que l'étude de la doctrine calviniste, avec laquelle il avait démarré en France son instruction religieuse, avait comporté des discussions d'ordre philosophique et donné ainsi à ses études religieuses un intérêt et un attrait beaucoup plus vifs, en dépit de son caractère plus austère. Monsieur Johanny pour sa part s'était toujours formellement refusé à s'engager sur le terrain de la moindre discussion de paroles qu'il fallait accepter à la lettre. En définitive, il n'y avait pas tellement de différences entre ces récitations d'oraisons collectives toujours répétées par les petits catholiques, et l'obligation faite aux petits luthériens de rabâcher un catéchisme dont la mise en cause, la simple altération des termes étaient formellement exclues.

Mais la classe de Jean s'éloignait à son tour, bientôt la procession allait prendre fin. En début d'après-midi, Jean rejoindrait chez lui Fernand pour disputer quelques parties acharnées de ping-pong, avant que sonne l'heure des vêpres qui obligerait son ami à un dernier devoir religieux en ce jour de fête spirituelle.

RUMOR ERAT PUBLICA

«Je n'ai jamais téléphoné. . .» L'«Ours» promenait sur la classe de quatrième le regard satisfait de ses petits yeux malins. Monsieur Weydert était petit, avec un ventre rebondi posé sur de courtes jambes; sa tête toute ronde, au visage traversé de tics et marqué par les rides de son grand âge s'entourait de cheveux gris très courts, frisés comme la laine sur le dos d'un mouton. Il débitait de sa bouche à peu près édentée de petites phrases sèches en allemand, en séparant les syllabes, avec un petit accent anglais qui lui restait de son long séjour à Chicago, où il avait exercé avec quelque succès la profession d'architecte. Comment avait-il pu se débrouiller pour éviter d'utiliser dans son métier un moyen de communication aussi largement usité dans ce pays? Les élèves se racontaient que l'«Ours» avait mené grand train à l'époque, et que les revenus que lui apportait la réalisation de ses constructions glissaient entre ses doigts comme l'eau claire dans une passoire. Son insouciance et sa légèreté l'avaient fait revenir au pays aussi pauvre qu'il en était parti, et il avait dû pour subsister entreprendre une nouvelle carrière à un âge qui se serait certainement mieux accommodé de la retraite. Il avait été bien content de trouver à Luxembourg cet emploi de chargé de cours d'anglais, grâce auquel il pouvait du moins mener une vie décente.

Mais si Monsieur Weydert parlait parfaitement l'anglais, il n'avait pas le sens pédagogique bien développé; il aimait bavarder avec ses élèves, poussant parfois la familiarité jusqu'à plaisanter avec certains d'entre eux, alors qu'il prétendait ne tolérer de leur part la moindre manifestation d'indiscipline ou de dissipation. Pour parvenir à s'imposer, sa sévérité n'avait pas la ressource indispensable de l'autorité, dont il était à peu près complètement démuné. Une bonne partie des cours de ce pauvre homme, pour qui ses élèves dans leur égoïsme juvénile n'éprouvaient guère de pitié, se passait ainsi en allées fébriles le long des rangées de pupitres, à essayer de détruire dans l'oeuf tout commencement de manifestation d'indépendance, tout signe précurseur d'indiscipline. C'est ainsi que dans sa chasse aveugle et têtue il s'en prenait fréquemment à des élèves parfaitement innocents, dont la seule faute avait été, par exemple, de bouger simplement le coude ou de faire grincer légèrement le banc en modifiant leur assise au moment où il passait dans les rangs à leur hauteur. Il avait vraiment la phobie maniaque du bruit suspect, et pour découvrir à tout prix le coupable de ce qu'il prenait a priori pour une perturbation volontaire, il avait coutume de se retourner subitement au cours de ses promenades de surveillance constante, dans l'espoir souvent déçu de prendre un coupable en flagrant délit.

Loin d'inciter les élèves à une attitude plus discrète, ces manoeuvres maladroites aiguillonnaient au contraire les esprits tant soit peu dissipés, qui s'amusaient en quelque sorte à taquiner leur professeur, comme les enfants jouant à colin-maillard entourent leur camarade aux yeux bandés et essayent de l'approcher toujours davantage sans se faire prendre. Le risque n'était pas nul, car Monsieur Weydert avait la main lourde, pour les maladroits qu'il prenait sur le fait de chantonner, de siffler ou de battre la mesure sur le sol. Il attribuait de gros pensums à la plus petite incartade constatée, dont le moindre était par exemple de copier une vingtaine de pages de texte. Et le coupable pouvait se tenir pour heureux si l'«Ours» ne l'obligeait pas à venir faire son pensum en retenue, ce qui avait pour conséquence secondaire d'alerter Monsieur le Directeur qui s'empressait d'agir sur la note de conduite du trimestre. Les élèves de Monsieur Weydert avaient toutefois observé rapidement que leur professeur ne regardait jamais le contenu intérieur des pensums que lui remettaient les élèves qu'il avait punis. La plupart d'entre eux arrachaient simplement un nombre de pages suffisant de leur cahier d'anglais, qu'ils encadraient d'une feuille devant et au dos, correspondant réellement au devoir à faire. Et Monsieur Weydert n'avait jamais fait d'observation à ce sujet.

Un beau jour, la classe avait paru réellement hantée par un mauvais esprit. A son accoutumée, Monsieur Weydert se promenait dans les allées entre les rangées d'élèves, scrutant de ses yeux soupçonneux les têtes studieusement baissées sur les livres de classe. A intervalles irréguliers, un roulement sourd paraissait traverser toute l'étendue de la classe, démarrant et s'arrêtant brusquement selon une fantaisie diabolique et imprévisible, résonnant à travers la pièce comme un grondement qui serait venu des profondeurs de la terre pour aller heurter les murs, le plafond dont les parois en renvoyaient l'écho comme renforcé encore. Monsieur Weydert avait tout essayé pour localiser le point de départ de ce bruit, qui avait fini par l'obséder au point de lui faire interrompre complètement la leçon: il restait immobile durant de longs moments, à guetter le bruit qui finissait par survenir, sur lequel il se retournait aussi vite qu'il le pouvait, en vain. Toujours sur place, il tournait lentement sur lui-même, pour embrasser successivement tous les angles de la pièce, d'où ce bruit inexplicable surgissait brusquement sans qu'il soit possible d'en déceler l'origine. Et il reprenait ses allées et venues d'un pas plus nerveux, plus rapide, sans qu'il réussisse davantage à localiser ce maudit roulement qui était en passe de l'exaspérer. A la fin, voici qu'en se retournant brusquement, après une nouvelle manifestation de cette mystérieuse présence, il s'était trouvé nez à nez avec un élève en train de lui décocher dans le dos une horrible grimace.

Dans l'état d'énervement où il se trouvait, il avait décidé de rendre cet élève imprudent responsable de toute la perturbation apportée dans le déroulement de la classe, et il lui avait infligé un pensum d'une centaine de pages, à faire le dimanche suivant, au cours d'une retenue de tout l'après-midi. Ni l'élève Moes lui-même, un garçon brun au visage mince, aux traits perpétuellement en mouvement et aux yeux brillants, ni la classe n'avaient jugé opportun de manifester contre ce qu'ils auraient pu au moins feindre de prendre pour une injustice: cette résignation surprenante devant l'adversité pouvait être interprétée à bon droit comme une sorte de ratification d'une sanction jugée méritée.

Une fois lavé de toute culpabilité après sa punition achevée, Moes avait remis à Monsieur Weydert son volumineux pensum, qui avait absorbé à lui seul le contenu de son cahier et d'une partie de celui d'un camarade. Sur la page de garde, il avait dessiné un coq majestueux, dont la tête représentée de côté avait comme un air de famille avec le profil au nez proéminent et pointu du dessinateur. Il appuyait une de ses pattes sur un crayon plaqué au sol sur toute sa longueur, animé d'un mouvement de rotation sur lui-même à en juger par les gerbes d'étincelles, les étoiles et même les points d'exclamation qui jaillissaient

à son contact avec le plancher. De la tête orgueilleusement levée du volatile s'échappait par le bec une belle bulle qui contenait une indication sibylline: «Rumor erat publica. . .»

Monsieur Weydert avait longuement contemplé le dessin qui servait d'introduction au pensum de Moes, il avait même félicité son auteur pour son joli coup de patte, sans laisser paraître qu'il pouvait faire un rapprochement entre l'adresse du dessinateur et l'habileté démoniaque du perturbateur inconnu. Ainsi ce dernier n'avait-il jamais su avec certitude, pas plus que les autres élèves, si l'«Ours» savait qu'il avait frappé le véritable coupable.

DE LA FINALITÉ?

Dans cette quatrième où Jean se trouvait maintenant, c'était Monsieur Kratzenberg, dénommé «Dammi» par ses élèves, qui était professeur d'allemand et chef de classe. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à qui les cheveux argentés sagement coiffés avec une raie sur le côté donnaient un petit air juvénile que démentaient les traits accusés qui marquaient son visage. Derrière ses lunettes brillantes se cachaient ses yeux bleus, dont le regard paraissait hésiter entre une expression un peu puérile et une sorte de vide atone, derrière lequel il aurait abrité la poursuite nostalgique de quelque rêve intérieur. Il était féru de littérature et de poésie, et plutôt que de commenter longuement leur contenu en analyses fouillées de la pensée supposée de leurs auteurs, il aimait lire ou faire lire à ses élèves des ballades romantiques, se laissant emporter par les scènes tumultueuses ou les paysages fantastiques qu'évoquaient les strophes portées dans leur souffle rythmé. Il affectionnait encore le grand écrivain norvégien Ibsen, et il lisait parfois à ses élèves des extraits de certaines de ses oeuvres. Il en était une qui se terminait par l'agonie du héros, et lorsque le professeur prononçait d'une voix blanche, les yeux levés vers une fenêtre imaginaire, les cinq derniers mots du moribond: «Mère, donne-moi le soleil. . .», Jean croyait avoir devant lui la chambre du malheureux. Il le voyait gisant sur son lit et tendant ses bras décharnés, suppliants, vers cette lumière qui allait l'abandonner.

Durant les rédactions en classe ou les compositions, alors que les autres professeurs profitaient de ces moments de loisirs pour s'absorber dans quelque lecture ou pour continuer la correction de devoirs de leurs élèves, il lui arrivait souvent de parcourir la salle à pas lents, le regard vide tourné vers l'intérieur. Au milieu de ces promenades machinales, il s'arrêtait parfois dans une immobilité totale, la tête levée vers quelque mystérieuse vision qui le captivait au point de lui faire perdre presque la

conscience de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il était censé faire, annihilant pratiquement toute vie extérieure au profit du rêve qui avait pris possession de lui.

Monsieur Kratzenberg avait demandé des volontaires pour faire devant la classe l'exposé d'une oeuvre qu'ils choisiraient, et après bien des hésitations Jean s'était résolu à combattre sa timidité, à vaincre de force l'appréhension qu'il éprouvait à l'idée d'affronter toute une assistance, même constituée de ses condisciples. Il avait choisi «Le Tunnel», de Gerhard Hauptmann, et il avait été rapidement passionné par l'histoire du percement de ce gigantesque tunnel sous l'Océan Atlantique, qui devait relier le Nouveau Continent à l'Ancien. Plus que par les multiples péripéties de cette grande aventure, plus même que par l'issue heureuse ou malheureuse de cette vaste entreprise, son intérêt avait été absorbé, sans qu'il en eût lui-même pleinement conscience, par la résolution, la volonté et la ténacité qui avaient animé son réalisateur. Ce projet qu'il avait conçu, dont il avait étudié dans le détail tous les éléments de sa préparation avant d'en entreprendre la réalisation, il en avait fait l'objectif même de son existence. En fait, il s'était identifié à lui au point de s'y fondre complètement, ce tunnel était sa vie même, et en le réalisant il s'accomplissait avec lui. Heureux homme qui avait ainsi donné un but, une signification à son existence en la consacrant à la poursuite d'une entreprise qu'il avait fini par considérer comme le prolongement extérieur de lui-même!

Mais où donc Jean avait-il déjà entrevu cet aspect essentiel de la finalité d'une vie? A l'opposé de cet énorme chantier, témoin de prouesses industrielles qui mettaient en oeuvre les moyens mécaniques les plus puissants et les techniques les plus élaborées, il revoyait la place ensoleillée de ce petit village, près de Sainte-Foy-la-Grande. Devant la petite église romane, un artisan épris de son métier avait prétendu que l'existence devait se justifier autrement que par sa simple réalité matérielle, et il lui avait montré en même temps une des voies de cet accomplissement. Tout comme l'ingénieur visionnaire devant sa planche à dessin et à la tête de ses ouvriers, Ettore Fanni le tailleur de pierre avait trouvé sa clef de voûte dans ses pierres choisies avec amour et amenées par lui à leur état de perfection fonctionnelle. Mais Jean regardait autour de lui, tous ces adultes qu'il côtoyait chaque jour: combien parmi eux poursuivaient un but qu'ils s'étaient eux-mêmes fixé, qu'ils estimaient suffisamment important pour emplir leur vie, et lui donner sa signification? Et lui-même, un jour, aurait-il à la fois la chance de découvrir un projet, une entreprise, un objectif à la mesure de ses

goûts et de ses ambitions et de ses désirs, et la volonté de le poursuivre coûte que coûte, parce qu'il serait devenu sa vie même?

L'exposé qu'il avait fait devant ses camarades, en se bornant à lire les feuillets assez nombreux couverts de son écriture serrée, avait porté en majeure partie sur un résumé des multiples péripéties du roman et des difficultés rencontrées dans la réalisation de l'ambitieux projet. En seconde partie, il s'était efforcé de formuler une appréciation sur la valeur littéraire de cette oeuvre d'imagination, et il n'avait finalement fait qu'effleurer le thème qui avait bien occupé ses pensées en profondeur, mais qu'il n'avait pas su encore dégager avec suffisamment de netteté. Lorsqu'il avait ainsi terminé en observant que le héros avait voulu sacrifier à la réalisation de son entreprise toutes les autres préoccupations de son existence, ses camarades dont une grande partie n'avait écouté sa lecture que d'une oreille distraite l'applaudirent gentiment pour saluer l'effort auquel il s'était soumis. Et «Dammi» qui semblait sortir d'un de ses rêves avait observé que le roman avait été fidèlement condensé, que les appréciations nuancées sur sa valeur littéraire contenaient une part de vérité, mais qu'il semblait possible de s'étendre davantage sur les considérations d'ordre philosophique qu'il pouvait inspirer.

PRÉ-VACANCES

La quatrième était une année importante, elle couronnait la première partie des études secondaires, et à ce titre elle était sanctionnée par un examen qu'il fallait passer avec succès pour être admis en troisième, indépendamment des résultats obtenus dans les compositions qui n'entraient alors en considération que de façon accessoire ou complémentaire. Désormais, l'époque où Jean se débattait au milieu de difficultés élémentaires pour suivre péniblement ses camarades était heureusement révolue. Il se sentait tout à fait à l'aise au milieu d'eux, et capable d'accrocher à l'occasion les meilleurs dans les matières principales, à l'exception toutefois des mathématiques où il restait malheureusement d'un niveau assez médiocre. Tout en attachant à la poursuite convenable de ses études l'importance qu'il estimait devoir lui revenir, il considérait qu'elles faisaient partie du tout que constituait l'ensemble de son existence, dont il ne désirait sacrifier ou amputer aucune des composantes. Pendant qu'il grandissait, son goût de liberté et d'indépendance s'affirmait plus vite peut-être que ne se développait son appréciation de la nécessité des contraintes qui lui étaient imposées, et il avait une fâcheuse propension à mépriser les acquisitions dues à un

effort de mémoire pur, sans doute parce qu'il n'avait jamais su vraiment utiliser la sienne, et que la peine qu'il devait prendre pour retenir des connaissances lui paraissait excessive. De ce fait, il négligeait de façon fort regrettable une partie de ce qui impliquait dans ses études davantage d'attention soutenue que de réflexion personnelle. Non seulement ses notes générales se ressentaient de ce qu'il faut bien appeler sa paresse, et ses professeurs concernés ne manquaient pas de souligner cette carence dans leurs appréciations trimestrielles, mais encore il ne meublait pas suffisamment son esprit de connaissances de base, quitte à reconnaître plus tard la faiblesse réelle que constituaient ces lacunes. A cette relative négligence venaient s'ajouter les petits écarts de conduite auxquels l'incitaient son esprit frondeur et la complicité de son ami Fernand, qui se traduisaient généralement en notes défavorables accompagnées d'annotations assez sévères de Monsieur le Directeur. Le tableau d'ensemble que présentaient les bulletins trimestriels était encore assez loin de paraître satisfaisant à Max, à qui Jean aurait pourtant bien voulu démontrer qu'il était possible d'être un bon élève, avec une mauvaise note de conduite.

L'année scolaire avait progressé cependant, et les épreuves de l'examen de fin d'année s'étaient bien déroulées dans l'ensemble, aussi bien pour Georges évidemment que pour Fernand et Jean. De toute manière, les dés étaient jetés, il convenait d'attendre les résultats qui ne seraient connus qu'une dizaine de jours plus tard.

Les trois amis avaient assez aisément convaincu leurs parents que plutôt que de se morfondre à la maison en attendant d'être définitivement fixés sur leur sort, ils pouvaient s'occuper bien plus agréablement en allant ensemble passer quelques jours sous la tente à la campagne, aux abords d'une petite rivière qu'une retenue avait aménagée en baignade.

Le temps était magnifique, le soleil réchauffait l'intérieur de la tente à la manière d'une serre dès le matin de bonne heure; en sortant une tête encore ensommeillée les dormeurs éveillés par l'excès de chaleur sous leur abri de toile sentaient la fraîcheur de la brise matinale jouer dans leurs cheveux en broussaille. Les trois campeurs étaient venus à bicyclette, le plus courageux allait chercher de longues baguettes de pain chez le boulanger du village, cependant que les deux autres allumaient du feu et préparaient le café. Un moment plus tard, les trois amis se retrouvaient assis au soleil, au bord du talus sur lequel ils avaient planté leur tente, à l'orée d'un petit bois à la verdure encore toute fraîche du début de l'été. De leur position, ils surplombaient de quelques mètres

la pelouse à l'herbe grasse qui s'en allait buter contre l'étendue d'eau ruisselant au soleil. Les basses collines qui étagaient derrière elle leurs vallonnements recouverts de bruyère y reflétaient leur masse verte cernée de ciel bleu. Leur gamelle emplie de café fumant à portée de la main, les trois amis mordaient dans leurs tartines, faites de demi-baguettes fendues, beurrées et recouvertes de confiture d'abricot, si longues qu'au début de leur dégustation il leur fallait les tenir à deux mains pour les maintenir droites.

Un moment plus tard, le soleil était suffisamment chaud pour rendre irrésistible l'appel de l'eau si proche, fraîche, courante et transparente, dans laquelle ils s'ébrouaient longuement en se pourchassant mutuellement, avant d'aller se rouler dans l'herbe drue et de paresser en se séchant au soleil. Durant ces jours de semaine, personne ne venait avant le courant de l'après-midi troubler la quiétude de ce beau coin de campagne. Les journées passaient ainsi en baignades, en menues courses au village, en courtes explorations à travers la bruyère sur les collines, en ballades nonchalantes sur les petites routes environnantes, et à la préparation des repas simplifiés, sur un feu de bois entretenu entre quelques briques assemblées.

Le dimanche matin, ils étaient sortis de leur tente plus tard que les autres jours, parce que la veille ils étaient restés assez longtemps au village, à jouer aux quilles sur la piste de chêne ciré du café, et que les grands demis de bière les avaient plongés à leur retour dans un sommeil plus lourd et plus agité. En contrebas en bordure de la pelouse, ils avaient remarqué une voiture arrêtée, dont les deux occupants se dirigeaient vers l'eau la main dans la main. Lorsque les trois amis avaient terminé les préparatifs du petit déjeuner et qu'ils s'étaient installés en bordure du talus, ils avaient aperçu les deux baigneurs matinaux étendus immobiles dans l'herbe à quelques dizaines de mètres, en train de se sécher au soleil. L'homme était tout jeune, très brun, long et mince, et son corps nerveux aux muscles jouant sous la peau foncée contrastait avec la chair rose et pleine de la jeune femme aux formes épanouies, allongée à ses côtés. Au bout de quelques instants, elle avait arraché une longue tige d'herbe souple, dont elle avait promené lentement l'extrémité ployée sur le torse de son compagnon, de bas en haut, de haut en bas. Le garçon avait feint de dormir, il avait résisté un moment, et il s'était redressé à demi en souriant, immobilisant le poignet blanc dans sa main brune. Au milieu d'éclats de rire, les deux baigneurs s'étaient mis à lutter l'un avec l'autre, roulant dans l'herbe leurs corps entremêlés dont l'appartenance ne se distinguait plus qu'à la couleur des bras, des jambes enchevêtrés. Très vite, le simulacre de lutte avait fait place aux

tendres préludes d'un combat différent; la jeune femme avait alors jeté un regard ennuyé sur le groupe des trois adolescents, que le spectacle de ces charmants ébats maintenait silencieux et immobiles, oubliant même de mordre dans la longue tartine qu'ils tenaient à la main. Elle s'était dégagee, et levée d'un mouvement souple qui tendait les muscles de ses cuisses sous ses hanches arrondies. Elle avait fait lever son compagnon, et les deux amoureux se tenant par la main s'étaient engagés sur le petit sentier qui longeait le talus pour s'enfoncer, un peu plus loin, dans les bosquets ombragés.

Le trio avait plié bagages dans la journée pour rejoindre Luxembourg, et le lendemain matin les résultats de l'examen étaient affichés dans la cour de l'Athénée, à côté de l'entrée de la salle des professeurs. Les garçons y avaient retrouvé leurs condisciples attroupés devant les panneaux, ils cherchaient fébrilement leurs noms par-dessus la tête de leurs camarades, sur la liste des candidats reçus . . . David . . . Heisbourg . . . Turk . . . ! C'était gagné, ils y figuraient tous les trois, comme ils l'avaient espéré. Ils pouvaient partir en vacances, ils se retrouveraient tous dans deux mois, en troisième, avec la plupart de leurs condisciples aussi heureusement rescapés.

(à suivre)